

reçu  
7/11

gardien de  
la MERIE



# Clandestins sous l'occupation



*Histoire de*

*la famille Dawidowicz*

*texte écrit par Simon, Fanny et Jean*

perceps  
#1

gardien de  
la Mairie

Pour l'histoire de la Mairie  
Nous à vous écrit le 10-11-1900  
la mémoire et avec l'espoir  
que cela ne se renouvellera  
jamais - Amicalement  
Simon Rofette  
Fanny

## **PREFACE**

Pour la mémoire, je transmets une partie de l'histoire de moi Simon, mes sœurs Jenny et Fanny, de mon frère Jean, mes parents et la famille.

Mes remerciements à tous ceux qui m'ont aidé à réaliser cet ouvrage, et particulièrement à Fabien AUGIER, historien et attaché parlementaire.  
S. D.

### **CONCEPTION-REALISATION**

**Simon DAWIDOWICZ**

**94 rue du Limousin**

**93290 Tremblay en France**

**Tél. 01 49 63 99 38**

**DEPOT LEGAL  
Avril 2008**

jacquie  
71  
gardien de  
la Mairie

## HISTOIRE DE LA FAMILLE DAWIDOWICZ DURANT LA GUERRE 1940 - 1944

### Clandestin sous l'occupation

C'est notre histoire personnelle, celle de mon frère Jacob, Bernard dit Jean né à Stenay (Nord) le 30 Décembre 1921 ma sœur Jenny née à Flers en Escrèbieux (Nord) le 5 Mars 1926 ma soeur Fanny née à Roost-Warendin (Nord) le 31 Mars 1929 et moi le petit frère Sabsei dit Simon né à Roost-Warendin le 22 Mars 1930, certes modeste, mais représentative du parcours d'enfants qui furent sauvés pendant l'occupation par des hommes et des femmes qu'on a appelés <<LES JUSTES >>. Le président Jacques Chirac vient de les honorer officiellement le 18 Janvier 2007 au Panthéon accompagné de Madame Simone Veil . Pour anonymes et désintéressés que furent souvent leurs gestes et actions, ils ont valeur universelle et méritent d'être rapportés. Tel est l'objet de cette narration.

*En mai 1940, après 9 mois de « drôle de guerre » commence l'offensive allemande et rapidement les troupes alliées refluent, c'est la débâcle. En six semaines les armées françaises sont anéanties. Le 17 juin, le Maréchal Pétain annonce qu'il demande l'armistice. Le 18 juin, de Londres, le général de Gaulle lance son appel à la résistance qui restera dans l'histoire comme « l'appel du 18 juin ».*

## I - Aux origines de l'émigration

Mais l'histoire de notre famille commence longtemps avant, loin de France. C'est en Pologne, dans la région de Lodz, à Sulmierzyce (Pologne) alors sous domination russe que naquit mon père, Josek dit Joseph le 12 Février 1886, le premier de 5 enfants. Son père, mon grand père, Kalman, était négociant et possédait toujours un cheval, une vache et un mouton qu'il pouvait prêter aux paysans mais il ne possédait pas de terre parce que c'était interdit aux juifs. A la fin du XIXe siècle, de nombreuses familles israélites quittaient la Pologne pour fuir les persécutions qui étaient alors monnaie courante en Europe de l'est. Certains s'installaient en Angleterre, d'autres aux Etats-Unis, en Belgique, en France etc.



Joseph Dawidowicz et son épouse Anna Glikzman



Grands Parents Dawidowicz de Pologne  
Dénortés dans la...

### A travers l'Europe

Mon père quitta la maison familiale pour aller « voir du pays ». Il voyagea à pied ou en carriole, parfois en train clandestinement, s'offrit pour exercer moult métiers, comme apprenti boulanger, lad dans un élevage de chevaux ou mousse sur un bateau. Il apprit l'allemand, traversa plusieurs pays décida de revenir au village après une quinzaine d'année d'absence. A l'issue de ce vaste périple, il retrouva 20 ans plus tard ma mère, Chana, Fradla dit Anna Glikzman, qu'il avait bercé toute petite mais qui avait grandi et... l'épousa.

A l'image de nombre de leurs coreligionnaires, ils quittèrent la Pologne en 1919, pour gagner la France la patrie des Droits de l'homme, qui depuis la Révolution Française, avait reconnu les juifs comme citoyen à part entière et à égalité de droits. Ils

arrivèrent à Douai pour tenir une petite épicerie après avoir passé quelque temps à Nancy et dans la région de Verdun.

Mon père exerça plusieurs métiers avant d'en venir à la confection. Sur le conseil d'un cousin, il se lança d'abord dans la récupération de métaux non ferreux. Puis le matériel à récupérer devenant de plus en plus rare, ils déménagèrent pour exploiter une petite épicerie dans le nord, près de Douai, au lieu dit « Pont de la Deule ». Il s'associa par la suite avec Jacob Levkowitz, originaire de Kalisch pour fonder les « Salaisons Douaisiennes ». Mon père fort des connaissances qu'il avait dans la fabrication des produits de salaison en devint directeur technique. Pendant plusieurs années, l'activité ne connut aucune concurrence. Mais le travail était dur et pénible. En 1935, mon père eut des problèmes de santé. Il céda ses parts à son associé et investit dans un magasin de vêtements pour dames à Béthune.

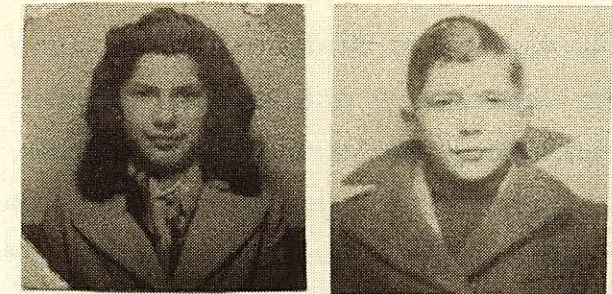
#### **En France dans le nord**

A Roost-Warendin près de Douai, où j'ai vu le jour, nous étions venus nous installer à Béthune peu de temps avant la guerre, en 1936. A cette époque, la ville ne dénombrait qu'une dizaine de familles israélites tout au plus. Nous étions donc arrivés tous ensemble avec mon père, ma mère, mon frère aîné, Jean qui avait 15 ans, ma sœur aînée Jenny âgée de 10 ans, ma deuxième sœur Fanny âgée de 7 ans, avec laquelle nous étions très proche et moi, Simon le petit dernier âgé de 6 ans. Mes parents ouvrirent un magasin de confection pour dames 8 rue

des Treilles appelé « La Femme Chic ». Et pour ma part, j'entamais une scolarité primaire sans nuage.



**Le magasin de nos parents  
A Béthune en 1940**



**Simon et Fanny en 1940**

reçu  
7/11

gardien de  
la Mairie

### **Juifs mais laïcs**

Les Dawidowicz étaient laïcs. Nous étions donc non pratiquants mais nous respections par tradition les fêtes principales juives comme le Nouvel An, Le Grand Pardon, la Pâque (Roch hachana, Yom Kippour, Hanouka, Pourim) etc... Je n'avais, comme mon frère et mes sœurs, aucune image précise de ce qu'était un juif et comment l'aurais-je eu ? La principale particularité des juifs originaires de Pologne était de parler yiddish. Mais mes parents, eux, étaient de véritables polyglottes qui se mettaient à parler les langues de tous les pays où ils avaient séjourné et travaillé : le polonais, le russe, l'allemand et le français, la langue de leur destination finale, La France.

J'allais à l'école comme tout le monde et parlait français. La vie se déroulait paisiblement jusqu'à cette brutale déclaration de guerre, l'invasion et l'exode.

### **II - La guerre**

Le 10 mai 1940, après plusieurs mois de drôle de guerre, les Allemands envahissent la Belgique. C'est le coup de tonnerre car personne ne s'attendait à une offensive aussi brutale et aussi rapide. En quelques jours, les réfugiés se mettent à affluer sur les routes. Nous prenons vite conscience de la puissance de feu de l'aviation nazie, son mitraillage des armées ennemies et des civils en fuite. Comme tout le monde, avec le souvenir de 1914, nous craignons l'invasion allemande. Nous décidons de quitter Béthune pour fuir devant l'envahissement des armées Allemandes

### **L'exode**

Commence l'aventure de l'exode. Nous partons avec une berline familiale et une camionnette Ford en compagnie de deux réfugiés belges mécaniciens de leur métier pour aller chez un ami de mon père, Monsieur Jablon, à Noisy-le-Grand, (banlieue Parisienne). La fuite se fait pourtant au pas au milieu d'un invraisemblable embouteillage d'automobiles, de cyclistes, de charrettes à bras. Il nous faut une demie journée pour parcourir 100 kilomètres. Nous sommes reçus comme prévu à Noisy-le-Grand où nous pensons rester le temps que les forces allemandes soient défaites pour regagner Béthune. Pensions nous car nos illusions ne vont pas durer. Sedan cède et la Somme tombe aux mains des Allemands.

Mes parents décident donc de franchir la Loire pour rejoindre à Angoulême un lointain cousin de ma mère évacué de Metz avec sa famille.

### **Vers le sud**

Nous quittons la famille Jablon que nous ne reverrons jamais parce qu'ils disparaîtront dans les camps de concentration. Nos amis belges eux, ont continué leur route en bicyclette sans attendre. Mon frère, Jean, prend donc le volant de la berline pendant que mon père conduit la camionnette. Et ne pouvant rester guère plus d'une nuit à Angoulême, nous reprenons notre route vers le sud. Nous nous retrouvons à Cognac où nous restons quelques jours. Puis les Allemands ayant investis Paris, nous repartons en direction de Bordeaux.

propriété  
71

gardien de  
la Mairie

A Bordeaux, c'est la débandade. Une armée en déroute déferle sur la ville. Mon père et mon frère partent chercher des informations sur les bateaux en partance pour l'Afrique. Peine perdue : la tentative fera chou blanc. Ensuite, la berline est réquisitionnée par des militaires français. Et peu après le départ des Français, les soldats allemands arrivent et l'armistice demandée par le maréchal Pétain est signée le 17 juin. Il n'est donc plus possible de fuir. Il ne reste plus qu'à retourner à Béthune.

### **Retour à Béthune**

Mon père et mon frère rentrent avec la camionnette pendant que ma mère, mes sœurs et moi prendrons le train. Au retour, nous trouvons notre magasin complètement pillé que mes parents durent réapprovisionner et remettre en état tant bien que mal. Nous les enfants nous reprenons l'école et le cours d'une vie normale comme on peut la vivre en zone occupée et sous la botte nazie. Pas pour longtemps.

### **III - L'occupation**

Les lois antijuives de Vichy n'ont pas encore été adoptées et le monde est loin d'avoir pris la mesure réelle du nazisme. Pourtant, mon père ne se fait aucune illusion. Sans attendre, il s'intègre à un réseau qui a pour mission de prendre en charge des soldats anglais cachés chez des particuliers pour les sortir de la zone d'occupation. Mon frère plus âgé - il a déjà 18 ans - aide également au rapatriement des Anglais avec des cheminots de la Résistance.

### **La rafle du Vélodrome d'hiver**

*Le régime ne tardera pas à dévoiler son vrai visage et son esprit de collaboration avec l'occupant. Le 3 octobre 1940, était instauré un « statut des juifs » qui leur interdisait toute une série de professions, par exemple médecin, avocat ou magistrat. Le 29 mars 1941 il créait un Commissariat aux affaires juives. Le 7 juin 1942, les juifs sont obligés de porter l'étoile jaune et en juillet de la même année, la France connaît l'une des pages les plus noires de son histoire.*

*Les 16 et 17 juillet au petit matin, était organisée ce qui est resté de sinistre mémoire sous le nom de « rafle du Vélodrome d'Hiver ». Ce jour là, la police française s'est tristement illustrée en arrêtant 13 152 juifs parisiens dont 4115 enfants. Ils sont tout d'abord conduit au Vélodrome d'Hiver avant de transiter vers les camps d'internement de Drancy, de Beaune-la-Rolande ou Pithiviers. Cette rafle est la plus importante opérée en France. Surtout, elle est de réalisation française à la demande de l'occupant nazi mais sans sa participation. Les opérations, précisait la circulaire du directeur de la police, devaient être effectuées avec « le maximum de rapidité, sans parole inutile et sans aucun commentaire ». Les enfants devaient être emmenés en même temps que les parents. La menace pesait donc sur nos têtes autant que sur celles de nos parents.*

1ère rafle  
Départ précipité

perquisition des  
Allemands.

Le gardien de  
la Mairie

### Première rafle dans le nord

A Béthune, la rafle des juifs sera comme un prélude. Les nazis expérimentent très tôt ce qu'ils mettront bientôt en œuvre partout. Dès le 16 décembre 1940, mes parents apprennent par des résistants infiltrés à la kommandantur (commandement militaire allemand) que le jour même à 13h, la police française sur injonction de la Kommandantur, doit arrêter et conduire toutes les familles juives à la gare de la ville. Mes parents qui avaient des informations alarmantes venant d'Allemagne, décident de ne pas se laisser ramasser. Notre histoire familiale bascule dans la grande histoire, nous commençons alors une autre vie, celle de la fuite et de la clandestinité.

### Dans la clandestinité

Il faut se sauver. Ma mère qui était une femme de tête, prend rapidement des décisions : la famille doit se séparer car ensemble, nous ne pourrions fuir. Mon frère Jean partira à Paris par le train, moi Simon et ma sœur Fanny, nous irons nous cacher chez Monsieur Delestrez, ma sœur Jenny et mes parents iront se cacher à la ville proche de Béthune, Noeux les Mines, dans une famille conseillée par des membres de la résistance de Béthune.

Monsieur Delestrez, gardien de la mairie sera l'homme de la situation et de l'espoir, il n'hésite pas une minute à nous cacher, Fanny et moi sans condition.



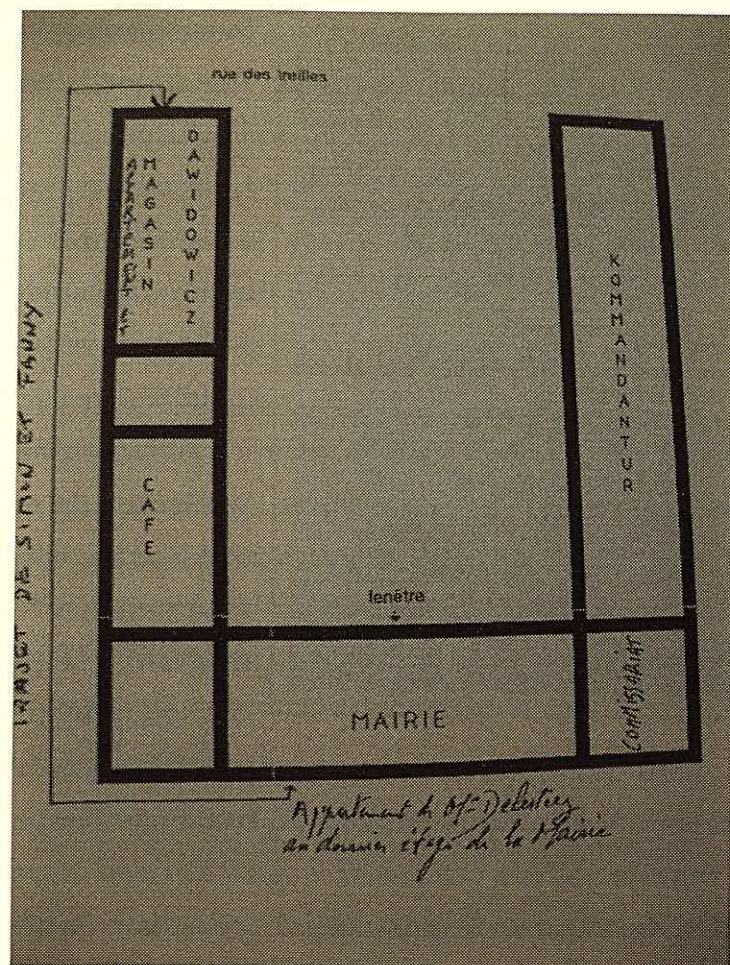
Le sauveur de Simon et Fanny  
Fortuné Delestrez et son fils

### Départ précipité de l'école

Ce jour là, comme d'habitude, je m'étais rendu à l'école en partant de la maison à 8 heures du matin. A peine le concierge a-t-il donné son accord que, installé à ma place de tous les jours, je vois débouler la vendeuse de la boutique dans ma classe. L'école était située à 5 minutes du magasin. Le temps d'un bref conciliabule à l'oreille, l'instituteur me renvoie chez moi, devant la mine stupéfaite de mes camarades de classe, comme si j'avais mérité une punition.

Arrivé chez moi, ma mère qui parle tout doucement m'explique : « On est recherché par les Allemands parce qu'on est juif, on doit se cacher et vous allez sortir toi Simon avec ta sœur Fanny en passant par l'arrière du groupe de maisons pour que l'on ne vous remarque pas et vous entrez dans l'immeuble de la Mairie en prenant l'escalier qui mène chez Monsieur et Madame Delestrez qui vous attendent. On viendra vous chercher plus tard ».





#### IV - Des justes

Le gardien et son épouse habitaient au quatrième étage au dessus du commissariat et de la mairie. Nous sommes tous les deux attendus comme convenu. Ils nous demandent tout de suite de rester à la maison avec leurs trois enfants et nous sommes traités comme si nous étions les leurs. Amis depuis l'école avec leurs enfants, nous les connaissons déjà bien parce que nous avons l'habitude de jouer ensemble.

#### Cachés par le gardien de la Mairie

Quand les Allemands sont passés au magasin et à l'appartement à 14h, ils n'ont trouvé personne. Après avoir perquisitionné les lieux, un officier en est ressorti furieux. Ils n'avaient dans la ville ramassée qu'une famille qui ne croyait pas au danger. Nous étions alors plus d'un an et demi avant la fameuse rafle du « Vel d'hiv » de juillet 1942.

Par chance, nous échappons à toute dénonciation quand d'autres sont arrêtés. Les enfants de la femme chic, comme on nous appelait par référence au nom du magasin, cachés à deux pas de la Kommandantur restent introuvables même si les bruits courent que ceux-ci sont encore en ville. La chose est d'autant plus remarquable que le commissariat se trouvait en dessous de l'appartement du concierge et que les policiers venaient plusieurs fois par semaine se faire servir la « bistouille » qui est une tasse de café avec un peu d'eau de vie. Lorsque venait un policier que l'on entendait monter les escaliers, la consigne était de se cacher sous la toile cirée qui couvrait la table de la salle de séjour et retombait pratiquement jusqu'au plancher. Personne ne pouvait se douter que nous nous cachions là. Cette partie de cache-cache tournait même au jeu pour ma sœur Fanny et moi Simon qui étions alors insouciant du danger encouru.

de famille  
CAINE  
Noeux.

salle  
Départ précipité

### CACHES A NOEUX LES MINES

Dès que Simon et Fanny se trouvèrent en lieu sûr chez la famille Delestrez, que Jean était parti par le train pour Paris, nos parents et Jenny se réfugièrent à Noeux les Mines, sur les conseils de Marion qui faisait parti d'un réseau de la résistance de Béthune. C'est elle qui les emmena en voiture, dans cette famille modeste composée de Henri CAINE travaillant à la mine, son épouse Alice et leur fille Paulette âgée de 22 ans.

Ils habitaient une petite maison située dans les corons (maison réservée aux mineurs). Sans hésiter, ils furent accueillis chaleureusement et furent logés dans la chambre de leur fille Paulette qui allait dormir tous les soirs chez sa grand-mère. Les parents et Jenny devaient rester enfermés toute la journée dans leur chambre ; ils ne sortaient que la nuit pour ne pas se faire remarquer. Ils restèrent chez ces braves gens du 16 décembre 1940 à fin janvier 1940.

La famille Caine prenait de gros risques, si elle avait été dénoncée, elle aurait été immédiatement fusillée !

Paulette et Jenny se retrouvèrent après la guerre et restèrent très bonnes amies.

#### A quelques mètres de la Gestapo (police secrète allemande)

Nous sommes restés comme cela deux mois cachés, sans sortir, le temps que mes parents trouvent une filière pour nous récupérer. Et la vie continua sur le qui vive permanent. Monsieur Delestrez avait trouvé une astuce dans l'hypothèse d'une

perquisition des Allemands.

départ en sac à patates.

perquisition la nuit. Il avait aménagé derrière l'armoire une petite caisse pour qu'on s'y perche et que l'on ne puisse nous voir en cas de perquisition. Un jour le bruit des bottes allemandes se fit entendre dans les escaliers, Madame Delestrez eut le réflexe de nous pousser pour nous cacher sous la table recouverte de sa longue toile cirée. Les soldats entrèrent dans l'appartement fouillèrent toutes les pièces, la perquisition terminée et n'ayant rien trouvé, ils parurent déçus ; avec un aplomb incroyable, Madame Delestrez leur propose un café, ce qui est une coutume dans le Nord. Ils s'installèrent devant la table, ils étaient deux.

Ma sœur et moi étions sous la table, serrés l'un contre l'autre, ne bougeant pas, paralysés par la peur, il ne fallait surtout pas respirer trop fort, tousser, trembler, éternuer, pleurer. Lorsque les soldats s'en allèrent, nous sommes sortis de notre cachette, pâles, livides, tremblants de la tête aux pieds, la peur au ventre.

Cette famille modeste, en nous cachant, risquait d'être fusillée sur le champ et ma sœur et moi, nous aurions été déportés vers les camps de la mort. Il fallait rapidement partir de chez eux, rester devenait dangereux !

#### Le départ en sac à patates

Mon père et ma mère rentrés dans la clandestinité, avaient fui en faisant une escale par Paris, à l'hôtel de Douvres, en face du cinéma Rex. En lien avec la Résistance, ils avaient conçu un plan pour nous récupérer. Ils ne pouvaient évidemment le faire ouvertement devant la Kommandantur qui était installée juste en face de leur boutique.

Dejeu en sac à patate

raffe  
Bogu

Post-it

Un réseau de résistance est venu nous récupérer accompagné de mon frère à bord d'une camionnette. Pour sortir de l'appartement des Delestrez, il fallait descendre trois étages, ouvrir une porte et traverser la mairie par le grand escalier. Il ne fallait surtout pas que l'on puisse nous voir. Monsieur Delestrez et son fils Roger, eurent la bonne idée de nous cacher dans des sacs de pommes de terre ! et voilà Simon dans un sac, noué par une ficelle, sur le dos de Monsieur Delestrez, et Fanny dans un autre sac, sur le dos de Roger... Nous étouffions dans ces sacs, nous manquions d'air, dans le noir complet et dans les odeurs de moisi, avec en plus, la peur. Enfin, ils nous déposent dans la camionnette qui démarre aussitôt. Dès la sortie de Béthune, on nous libère des sacs, nous sommes heureux de découvrir notre frère Jean accompagné de résistants.

Nous voici LIBRE après trois mois cachés sans sortir, merci encore à la famille Delestrez qui nous a accueilli avec beaucoup d'amitié, sans faire de différence avec leurs enfants tant pour la nourriture que pour l'affection.

### La carriole de foin

Avec le passage de la zone interdite, il faut de nouveau prendre des risques. On n'avait pas le droit de circuler entre Paris et le Nord Pas de Calais et il nous fallait franchir la ligne de démarcation sans nos papiers. Nous avions nos billets mais pas nos parents... et pour prendre le train de Paris, nous devions passer un petit pont et franchir le poste de contrôle... Les

résistants et notre frère nous avaient sortis de Béthune et nous remirent nos billets de train pour rejoindre Paris à charge pour nous de passer la ligne de contrôle. De nouveau, la chance. Nous nous demandions comment nous pouvions faire quand arrive un paysan dans sa carriole à cheval pleine de foin. Nous l'arrêtons, lui expliquons que nous n'avons pas de papiers, que nos parents nous attendent de l'autre côté. Par chance, nous tombons sur un paysan suffisamment « résistant » pour nous faire asseoir à côté de lui.

Bien sûr, il se fait contrôler par les Allemands à qui il montre son laissez passer et répond vigoureusement aux Allemands soupçonneux qui l'interrogent sur nous : « Bien sûr vous voyez bien que ce sont mes enfants, qu'imaginez vous ? ». Les Allemands nous laissent passer sans pousser plus loin la vérification.

Avec ma sœur Fanny, nous pouvons ainsi rejoindre nos parents à Paris à l'hôtel de Douvres. Nous y sommes restés un mois environ. Plusieurs jours après, ils organisent notre départ en zone libre afin de rejoindre la ville de Pau (Basses Pyrénées) qui leur a été conseillée. Il leur faut donc une fois de plus utiliser les réseaux, les circuits clandestins, les passeurs et passer à travers les forêts et les champs pour échapper à tous les contrôles. Franchir la ligne de démarcation clandestinement était chose coûteuse et compliquée

### Un frère dans la résistance

Nous réussissons à passer en Zone Libre et nous mettre en sécurité. Mais une partie de notre famille n'a pas voulu passer en zone libre. La sœur et son époux de ma mère qui habitaient Douai dans le Nord avec leurs 5 enfants et le frère de mon père et son épouse qui habitaient Avion dans le Pas de Calais avec 3 enfants étaient particulièrement exposés. Lorsque mes parents apprennent que des arrestations de juifs étrangers et apatrides ont lieu, ils décident d'envoyer mon frère, Jean dans le Nord pour essayer de les faire revenir sur leur décision. Malheureusement, il ne réussira pas à les convaincre à se sauver.

Le 11 septembre 1942, 528 juifs de Lens et des environs seront déportés de Lens. Parmi eux, oncles, tantes et cousins que nous ne reverrons jamais.



Famille Gliksman de Douai, les 5 enfants et leurs parents  
Déportés dans les camps de la mort

C'est à côté de l'hôtel de Douvres, au restaurant chez Joseph où il va manger que mon frère aperçoit derrière la caisse une jeune fille qui lui tape immédiatement dans l'œil. Il commence une cour assidue mais sans pouvoir rester. Mon frère lié à la Résistance accomplira des missions pendant la guerre. Tout de suite après notre retour de l'exode à Béthune, il commence par convoier deux Anglais jusqu'à Marseille. Il part proposer à un cousin de fuir après son arrestation mais en vain car celui-ci refuse. Il réussit mieux avec un autre cousin en le faisant sortir de son camp grâce à un contrat de travail validé par le commissariat de Pau. Ce cousin, Mandel, travaillera ainsi toute la durée de la guerre sans jamais être déclaré comme juif. Mon frère sera ensuite réquisitionné pour effectuer son service dans un chantier de jeunesse. Un jour il reçoit une lettre de Lyon. Il y apprend que la mère de Charlotte s'est fait arrêter. Celle-ci espère toujours la revoir à la fin de la guerre parce que c'est une femme forte. Elle ne sait alors pas, comme beaucoup d'entre nous, le tragique destin des déportés classés Nuit et Brouillard. Charlotte elle, ne sait pas où aller. Elle est hébergée provisoirement chez un ami. Mon frère écrit à mes parents pour leur demander d'accueillir sa fiancée et lui permettre d'attendre en sécurité son retour de démobilisation. Après son retour, la guerre pour lui se finira entre les retrouvailles avec sa fiancée, le travail obligatoire, la résistance et la naissance de sa fille Paulette.

Dejour en face à proteste

sof/c  
Ego

Post-IT

**En zone libre**

Mais bien avant cela, fuyant Béthune jusqu'à Paris nous sommes partis en Zone libre jusqu'à Pau dans les Basses Pyrénées cachés dans une camionnette avec des passeurs qui se sont fait payés très cher et arrivant à Pau, mes parents louent un petit appartement dont les propriétaires tiennent un magasin de photographies dans la ville. Nous reprenons l'école, je me retrouve moi Simon au lycée Henri IV, et mes deux sœurs dans une école de jeunes filles. Mon frère Jean et sa fiancée Charlotte partent pour Nice rejoindre le père de Charlotte. Et la vie, tant bien que mal, reprend à nouveau son cours jusqu'à l'automne 1942 où l'histoire amorce un nouveau virage. Les nazis qui avaient l'initiative depuis le début de la guerre, enregistrent leurs premiers coups d'arrêt.

Le 6 novembre, le Maréchal Erwin Rommel commandant les forces armées allemandes aux portes de l'Egypte, entame une retraite qui s'achèvera quelques mois plus tard par l'évacuation totale des forces italo-germaniques en Afrique. Le 8 novembre, les Anglo-américains débarquent en Afrique du nord, et malgré la riposte des troupes de Vichy, y prendront définitivement pied. Le 19 novembre, les soviétiques lancent eux, à Stalingrad une contre-offensive minutieusement préparée qui finira par encercler et détruire la VIème armée allemande.

**La zone libre occupée**

*Tous ces bouleversements, en particulier celui de l'Afrique du nord qui concerne directement la France vont entraîner la riposte immédiate des Allemands. Le 11 novembre 1942 au matin, ils envahissent la zone libre sans que les autorités de Vichy élèvent la moindre protestation. Ce qu'il pouvait rester de crédibilité au régime de Vichy disparaît d'un seul coup. La fiction de la zone libre et les masques de la collaboration tombent brutalement. Le Maréchal Pétain et Laval n'apparaissent plus que pour ce qu'ils sont : les marionnettes aux mains du Führer. Vichy devient un régime aux ordres des nazis et au caractère policier de plus en plus marqué.*

Par conséquent, les juifs n'y sont plus en sécurité. Pourchassés et traqués comme en zone occupée, ils risquent l'arrestation, la déportation, les camps d'extermination...Nouvelle concertation entre familles juives. Mes parents prennent peur et veulent nous mettre à l'abri. Ils se mettent alors à rechercher un réseau susceptible de nous placer dans une famille. Notre mère décide de mettre les enfants en lieu sur. Notre sœur Jenny avait un camarade protestant Jacques Morgantini dont ses parents conseillent à notre mère de contacter un avocat Maître CADIER faisant parti de la résistance et qui aidait les juifs à passer la frontière espagnole. Maître Cadier avait un neveu Yves Cadier qui habitait avec son épouse Yvette et leurs trois enfants une propriété du nom de Latapie située à trois kilomètres de Lagor dans les Basses Pyrénées, près de Pau.

### **L'engagement des protestants**

*Les protestants s'étant engagés tôt dans la Résistance sont souvent les mêmes qui fournirent aide et assistance aux juifs pourchassés par les nazis. Ils s'inscrivent dans cette tradition protestante à l'origine de la Cimade (Comité Inter Mouvement auprès des Evacués) créée en 1939, pour accueillir les Alsaciens et Mosellans évacués puis les expulsés juifs après la défaite. Les historiens ont souligné les éléments rapprochant les deux communautés, protestante et juive, parmi lesquels sensibilisés aux persécutions du passé, organisation collégiale, culture commune du livre et des écritures ou refus catégorique de toute forme d'antisémitisme ne sont pas les moindres.*

### **V - D'autres justes**

C'est précisément à l'une de ces familles protestantes que nous devons d'avoir été caché une nouvelle fois. Nous avons d'abord été remis à monsieur et madame Mousques, une famille bienveillante qui habitait à Lagor et qui s'est chargée de trouver quelqu'un pour nous accueillir. Nous arrivons au petit village de Lagor, où nous sommes momentanément installés chez la famille Laborde, le temps de trouver un hébergement définitif. Ce sera à la propriété de Latapie, à quelques kilomètres de Lagor, dont les propriétaires, Monsieur et Madame Yves et Yvette Cadier sont le gendre et la fille des Mousques. Yves et Yvette ont trois enfants Françoise, Hélène, André ils nous accueillent tous très chaleureusement. Moi Simon et ma sœur Fanny nous restons chez les Cadier mais notre sœur Jenny ne se plaisant pas en

pleine campagne est partie se réfugier chez la famille Mousques, les parents d'Yvette Cadier à Lagor.

Nous sommes restés chez les Cadier de 1942 à 1944 ils nous considéré comme leurs propres enfants. Malgré la séparation avec nos parents nous étions heureux chez eux. Nous avons d'ailleurs gardé des contacts après guerre, et nous rencontrons leurs enfants Françoise et André que nous apprécions beaucoup.



A droite Fanny et Simon et la famille Cadier

### **A nouveau cachés dans une famille**

Pour le village où tout le monde se connaissait il fallait expliquer qui était ces 2 enfants qui logeaient chez la famille Cadier. Les parents de ces 2 enfants étaient issus, d'une famille protestante, qui les avait laissé en pension avant l'invasion Allemande pour aller aux Etats-Unis,

Depout en sac à postales

Post-it



Yves et Yvette Cadier et leurs 3 enfants

ils n'ont donc pu venir les récupérer après la défaite. Ils ont donc été élevés pareillement que les enfants de la famille Cadier, nous allions au Temple protestant et nous découvriions une vie que nous ne connaissions pas : les grandes récoltes du foin, du maïs, les vendanges, la fête du cochon...une vie complètement agricole. Nos parents étaient partis s'installer du côté de Grenoble, à Tullins-Fures, un gros bourg au pied du Vercors, une région qui allait devenir à haut risque. De temps en temps nous recevions une lettre d'eux.

### Des photos accusatrices

Un jour, madame Cadier, notre mère adoptive nous emmène faire des photos à Pau pour les envoyer à nos parents. L'initiative est dans la logique des choses puisque nous maintenons avec eux une correspondance. Le photographe se trouvait être le propriétaire de l'appartement que nous habitons à Pau. Il ne fait aucun doute qu'il nous reconnaît immédiatement. Or pour éviter de revenir, madame Cadier lui laisse son adresse et lui demande d'envoyer les photos une fois développées.

### La Gestapo aux trousses

Le photographe aura-t-il parlé ? Difficile à dire sans preuves formelles. Peu de temps après, la gendarmerie de Lagor reçoit un appel de la Gestapo pour lui signaler deux enfants juifs cachés et pour lui demander de les arrêter en attendant son arrivée pour en prendre livraison. Dans ces campagnes, tout le monde se connaît, les Cadier sont très respectés. Ils ne tardent pas à être prévenus par la gendarmerie elle-même : « On vient, prévient-elle, mais il ne faut pas que les enfants soient là. » C'est ainsi que nous sommes cachés dans un petit bois de la propriété en attendant qu'on revienne nous chercher après le passage de la police.

Bien entendu, la gendarmerie revient bredouille ce qui ne conviendra pas à la Gestapo qui décide de perquisitionner elle-même la maison des Cadier, de nouveau avertis par les gendarmes.

La gestapo doit se satisfaire de l'explication suivante : Les enfants sont partis il y a une huitaine de jours, on est venu les

chercher pour qu'ils rejoignent leur famille aux Etats-Unis. Qui remettrait en cause la parole d'un Cadier ? famille de notables connus et estimés. L'un des frères est pasteur, l'autre est médecin. Les soldats allemands s'en retournent comme ils sont venus : les mains vides.

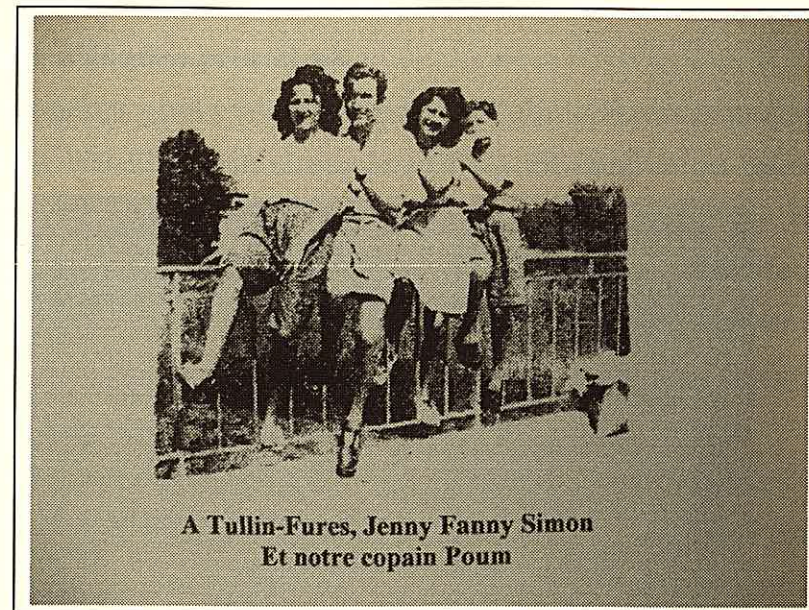
Nous avons été obligé de quitter le domaine de Latapie et de rejoindre nos parents à Tullins-Fures dans l'Isère, près de Grenoble.

La famille Cadier a pris de très grands risques en nous cachant, ils auraient pu être fusillés et nous les enfants déportés dans les camps de la mort. On ne les remerciera jamais assez.

#### **Rapatriés à Tullins-Fures**

Pour nous, cela sentait le roussi ; il était temps de changer d'endroit. La famille Cadier est en danger et elle ne pourrait continuer à nous héberger sans courir des risques sérieux. Yves Cadier le maître de maison nous raccompagne donc chez nos parents à Tullins-Fures. Nous retrouvons chez nos parents notre sœur Jenny qui ayant attrapé la jaunisse avait quitté Lagor ou elle était cachée pour rejoindre nos parents.

A Tullins-Fures commence de nouveau des rafles. Il faut encore se cacher. Notre mère inscrit mes sœurs Jenny et Fanny dans une école ménagère à Bourgoin , la Directrice faisait partie d'un réseau de résistance. Elle cachait aussi d'autres jeunes filles juives.



A Tullin-Fures, Jenny Fanny Simon  
Et notre copain Poum

Mes sœurs étaient inscrites sous de faux noms. Elles restèrent dans cet établissement plusieurs mois et aux vacances elles rejoignirent les parents et leur jeune frère Simon .

#### **VI - La fin de la guerre**

C'est ainsi que la vie reprend à Tullins-Fures toujours sur nos gardes dans une région marquée par la Résistance et les descentes des soldats Allemands. Par prudence, mes parents avaient trouvé un autre petit hébergement, une ancienne petite ferme à Saint-Quentin, au bord de l'Isère, une sorte d'abri de secours en cas de nécessité. Quand la situation devient menaçante, nous nous y réfugions. Toute notre famille dispose également de faux papiers. Mon père s'appelait Mamri Ahmed né à Oran, ma mère madame Rivière, mes sœurs s'appelaient Duroc et moi je m'appelais Simon Ginet.



Deposé en face à postea

80/10  
Dopé

Post-IT



La fausse carte de notre père  
Joseph Dawidowicz

### Certificat d'études primaires

Je m'étais aperçu qu'il y avait à l'école de Tullins-Fures le passage du certificat d'études primaires. Je m'étais dit comme on peut le faire à 13 ans : « pourquoi les autres et pourquoi pas moi ? ». Moi qui n'étais pas encore retourné à l'école depuis notre fuite de Béthune , dans un élan d'audace, je vais voir le Directeur de l'école sans prévenir mes parents pour lui demander la permission de passer cet examen. Mais je dois m'expliquer.

<< J'étais dans la région de Pau, je suis ici depuis peu de temps et ne suis pas encore inscrit à l'école de Tullins-Fures, j'aurai aimé pouvoir passer mon Certificat d'Etudes Primaires >> Devant mon insistance, le Directeur se laisse convaincre. En utilisant un prétexte pour m'absenter de chez mes parents, je me présente au jour et à l'heure de l'examen. Je dois revenir 8 jours après pour avoir le résultat. Ce que je ne manque pas de faire à la date voulue. « Félicitation, tu es reçu » me dit le Directeur. Et il me remet un certificat au nom de l'Etat français de Vichy. Je ne peux évidemment pas m'empêcher d'être fier mais je me garde bien de partager mon bonheur avec mes parents. Mon diplôme m'a été délivré au nom de ma véritable identité S. Dawidowicz. Car je ne voulais pas passer mon examen sous un faux nom ! J'ai reçu une belle engueulade quant je l'ai raconté après guerre à mes parents : « Tu ne te rends pas compte, tu pouvais tous nous faire arrêter, le Directeur pouvait être un indic, le secteur était plein de miliciens (police de Vichy qui était au service des Allemands) ».

Depot en sac à patate  
Post-IT

Effectivement, je l'avais échappé belle sans m'en apercevoir. Naïveté de l'enfance qui fait commettre les audaces les plus folles comme si elles étaient les choses les plus naturelles du monde.

Outre le Certificat d'Etudes Primaires obtenu sous mon vrai nom, plusieurs fois nous sommes passés tout près d'être repérés. Un jour mes parents s'étant absents pour se rendre à Grenoble nous ont laissés seuls pour la journée, nous avons un poêle à



charbon dont la conduite d'évacuation passée par la cheminée et le mur de la pièce .Il faisait froid et nous n'arrivions pas à allumer le charbon dans le poêle, alors nous avons eu l'idée ma sœur Fanny et moi Simon de mettre de l'essence dans le poêle pour faire démarrer l'allumage la femme de mon frère Charlotte était

venu nous rendre visite avec son bébé Paulette qui dormait dans un landau, elle le déplaça pour le mettre dans la chambre. Donc je verse un récipient d'essence dans le poêle, frotte une allumette et l'approche près du brasier, et à ce moment là une explosion retentit, les gaz de l'essence s'étant répandu dans la cheminée le mur est détruit et des morceaux de plâtre volaient dans toute la pièce. Heureusement que le landau du bébé avait été déplacé car à cet endroit là étaient tombé beaucoup de morceaux de plâtre . Il y avait sur la cheminée un grand fromage blanc que ma mère avait fait et qui s'était répandu dans toute la pièce. Nous avons eu une chance inouïe de ne pas avoir été blessé et de n'avoir pas attiré par le bruit de l'explosion une patrouille qui serait passé par là à ce même moment.

Nos parents devant rentrés en fin d'après midi, il fallait trouver le moyen de réparer. Ma sœur Jenny qui avait un copain qui était le fils d'un milicien (qui était en désaccord avec les positions de son père), est allée le trouver et lui a raconté ce qui venait de se passer. Il est immédiatement venu à l'appartement et à réparer le mur pendant que nous, nous nettoyons et débarrassons les détritrus. Quand mes parents sont arrivés et qu'ils ont vu le mur avec du plâtre tout neuf, le fromage disparu, nous avons dû leur expliquer ce qui s'était passé. Ils nous ont dit vous avez eu beaucoup de chance....

### **Le Vercors, un maquis emblématique**

Dès 1942 était apparue l'idée de transformer le Vercors en enclave où pourrait se constituer un embryon de France libérée. S'y concentre rapidement des forces de la Résistance, des volontaires, des réfugiés du STO. En novembre 1943, le Vercors reçoit son premier parachutage d'armes. Avec le débarquement du 6 juin 1944, le secteur voit affluer de nombreux combattants, impatients d'agir. Les résistants avaient l'ambition de ralentir le mouvement des troupes allemandes vers le front atlantique. Néanmoins, les forces allemandes restaient puissantes. Charles Tillon, l'un des chefs emblématiques de la résistance, responsable des Francs Tireurs et Partisans (FTP) se montrait peu favorable à ce choix opérationnel. Une concentration de résistants les exposait plus facilement à la force de frappe allemande.

Il préconisait au contraire la formation de petites unités susceptibles de plus de mobilité dans le harcèlement de l'occupant. Les 25 juin et le 14 juillet, les Alliés larguent des armes et des containers. Ce ne sera pas suffisant. Le 21 juillet 1944, les nazis passent à l'offensive avec des forces importantes aidées par les milices de Pétain. Ce sont quelques 8000 soldats allemands qui se lancent à l'assaut des maquis du Vercors. La tentative de constituer un maquis dans le Vercors s'achèvera dans le sang en laissant 840 victimes chez les résistants.

### **Repli familial à Saint Quentin (Isère)**

Vers la fin de la guerre, les Allemands arrivaient donc de partout et la situation devenait plus tendue. Pour se mettre en

lieux sûr, nous partons tous dans la petite ancienne ferme que nous avons louée et qui était tout près de la rivière de l'Isère à Saint Quentin. C'était en 1944, peu avant la Libération. Le lendemain matin au réveil, le secteur grouillait de camions allemands arrivés pendant la nuit dans le but d'anéantir le maquis du Vercors. Alors que nous étions en train de jouer dans la cour de la ferme, deux soldats en uniforme allemand qui passaient s'approchent et lancent dans un russe parfait à propos de mes 2 soeurs : « Elles sont mignonnes ces deux petites, on se les ferait bien ! ». Ma mère qui comprenait le russe pour avoir travaillé en Pologne avec des ouvriers russes entend cela et pour les détourner des enfants leur répond en russe : « bonjour, bienvenus, vous rentrerez bien prendre un verre ! » Eberlués d'entendre parler russe, ils acceptent l'invitation.

- Vous parlez russe alors que vous portez l'uniforme

Allemand, comment cela est-il possible ? demande mon père.

- Nous étions à la frontière de la Russie quand l'armée allemande nous a envahi, on nous a enrôlé de force et on nous a dit vous êtes obligés de vous battre avec l'armée allemande. Nous sommes quelques russes dans la compagnie.

### **Des soviétiques sous l'uniforme nazi**

Mon père, peut-être enhardi par l'idée d'avoir à faire à des Russes enrôlés contre leur gré dans l'armée allemande se met à leur livrer les dernières nouvelles du front de l'est et les succès soviétiques. Les soldats qui paraissent en ignorer tout se regardent et restent dubitatifs. Visiblement, ils n'y croient pas. Mon père explique et détaille en leur montrant sur la carte qu'il a

au mur, la progression des positions de l'armée rouge qu'il suit au jour le jour en écoutant les informations données par "Radio Londres". Les soldats embrigadés ont vraiment du mal à l'imaginer. De retour dans leur compagnie, ils ne peuvent évidemment pas s'empêcher d'en parler à leurs collègues russes. Un de leur lieutenant allemand blessé par les FFI (Résistance Française) ne tarda pas à en avoir écho. Donc il convoque les soldats d'origine Russe et leur demandent :

- Vous racontez que les troupes russes avancent en Europe ? Mais qui vous a dit cela ? demanda-t-il.

- Les gens qui habitent dans la petite ferme là bas.

Il n'en fallu pas plus pour qu'une voiture débarque à la maison flanquée du lieutenant et de deux soldats allemands. Ils en sortent précipitamment mitraillette au poing tout en criant « partisans, partisans ! » et commencent à inspecter les environs la grange et la ferme.

Dans le courant de la journée, nous montions mes 2 sœurs et moi Simon dans la grange où il y avait un gros tas de foin et nous aimions nous y allonger et y lire des livres. Donc dans le foin y était imprimé la forme de corps allongés. L'officier Allemand perquisitionnant la grange en premier à tout de suite remarqué cela.

Arrivé dans la ferme, voyant fixé au mur avec une punaise un dessin d'un homme, a hurlé en montrant le dessin du doigt « Partisan, Terroriste », j'ai constaté aussi que dans la grange il y a encore les traces toutes fraîches de terroristes que vous avez cachés et qui ont dormi dans le foin !!!

Notre mère avec beaucoup de difficultés et de peur, explique à l'officier que les enfants vont dans la journée dans la grange et ce sont eux qui s'allongent dans le foin pour y lire et jouer. Quand au dessin fixé au mur elle lui a expliqué que sa fille aînée Jenny dessine et elle a reproduit le portrait d'Errol Flin qui est un acteur Américain (ce qui était la vérité). Bien entendu l'officier Allemand ne l'a pas cru.

Vous tous êtes des partisans, terroristes, papiers, vous tous êtes fusillés hurle t'il de nouveau !!! dans un mauvais Français en pointant son arme sur nous. Nous étions très inquiets ! Ma mère qui avait rangé toutes les fausses cartes d'identités (qui étaient avec différents noms d'emprunts afin de cacher notre origine juive) les présentent à l'officier.

Devant la stupéfaction de l'officier, ma mère lui répond en allemand, qu'elle va lui expliquer les raisons de ces noms différents

- Quoi ? Vous parlez russe, vous parlez allemand, vous parlez français ? C'est très bizarre ! Je ne comprends rien !

C'est parce que j'ai travaillé en Allemagne, j'ai travaillé en Pologne, je parle même polonais, j'ai travaillé avec tant de personnes de nationalités différentes, c'est pour cela que je parle ces langues.

- Mais vous êtes combien de familles dans cette maison ? avec tous ces noms différents ?

Voici pourquoi nous avons des noms différents : j'étais mariée avec monsieur Duroc et les petites filles Jenny et Fanny ont le nom de leur père qui les a reconnu ; j'ai eu ensuite ce petit

garçon Simon d'une autre liaison avec monsieur Ginet qui l'a également reconnu et aujourd'hui je vis en concubinage avec ce monsieur, qui se nomme Ahmed Mamri qui est né à Oran.

- Vous êtes tous français, c'est curieux, c'est louche ! Vous allez rester là et nous allons vérifier. Il quitta les lieux non sans avoir laissé un garde armé devant la ferme.

Le risque était gros. Une recherche sérieuse pouvait déjouer nos fausses identités. Il fallut trouver une solution, une issue et surtout ne pas attendre les investigations allemandes. Ma mère grâce à une intuition salvatrice eut recours à ses talents de comédienne. Elle se mit au lit et décida de jouer la mourante, un peu comme on abat son joker aux cartes. Quelques heures plus tard, L'officier Allemand de retour s'étonna de ne pas trouver ma mère présente avec nous tous dans la pièce principale.

Notre père dit à l'officier, ma compagne est au lit, vous lui avez fait extrêmement peur, elle a subi un choc, elle est mourante, explique t-il avec beaucoup de conviction.

L'officier va la voir, s'étonne, se montre embêté. Ma mère jouait si bien la comédie qu'il l'a cru vraiment mourante et en fut très impressionné. Il est ébranlé et commence visiblement à se demander si cette femme n'a finalement pas dit vrai sans pour autant renoncer aux vérifications.

- Si vous nous donniez la permission de l'emmener à l'hôpital, nous aurions encore peut-être une chance de la sauver, poursuit notre père. Je peux demander à notre voisin de nous accompagner avec sa voiture et je reviens.

- Bon, bon, vous l'accompagnez à l'hôpital et vous revenez tout de suite, concède l'officier.

- Mais il faudrait qu'on emmène les filles parce que si elle ne voit pas ses filles, elle risque d'avoir un nouveau choc qui lui serait fatal.

- Bon, vous emmenez les filles mais le garçon reste ici ; vous laissez la mère et vous revenez immédiatement. Pendant ce temps, je ferai faire la vérification de vos identités.

Et deux soldats armés sont laissés devant la ferme. Avant d'accompagner ma mère, mon père me dit discrètement de m'enfuir en coupant à travers champs dès que les soldats auront le dos tourné et de les rejoindre à notre appartement à Tullins-Fures. Sur ce, mon père et mes sœurs, pénétrés d'un air d'extrême inquiétude, font mine d'accompagner ma mère mourante à l'hôpital.

Et voilà mon père, ma mère et mes sœurs partis non pour l'hôpital mais pour Tullins-Fures. Le voisin qui s'était mis à disposition pour les conduire avait consigne de dire qu'ils les avaient déposés à l'hôpital.

Je profite donc de la première minute d'inattention des gardes laissés à ma surveillance devant la ferme pour prendre la poudre d'escampette dans le champ de maïs voisin. Ma petite taille me permet de fondre facilement sous les feuilles de cette salubre céréale. Finalement, je rejoins sans encombre la famille à l'appartement de Tullins-Fures. Quelques jours après, c'était le débarquement des troupes alliées.

Très vite, nous nous retrouvons dans le reflux de l'occupation allemande. Les américains continuaient d'avancer et quelques jours après, c'était la libération.

### **VII- La Libération**

A Béthune, après notre départ précipité en décembre 1940, le magasin fut liquidé par les commissaires aux affaires juives chargés de vendre tout ce qui s'y trouvait. Des voisins, des commerçants sont alors venus pour acheter un comptoir, des meubles et le matériel de la boutique. Mais les acheteurs pour la plupart étaient des personnes qui nous connaissaient. Ils sont venus acheter ce matériel en se disant que si jamais un jour nous revenions, ils pourraient nous le rendre. C'est par ce geste extraordinaire de solidarité que nous avons retrouvé une bonne partie du matériel de la boutique chez ces personnes.

### **De retour à Béthune**

A la Libération, nous reprenons fort naturellement le chemin de Béthune et au lieu de retrouver notre boutique, nous découvrons des bureaux. Nous rentrons et nous nous présentons aux employés comme les anciens locataires du magasin dont le nom était connu dans la ville : « A La Femme Chic ». Les employés municipaux ne peuvent évidemment rien nous dire sinon que ces locaux appartiennent à la mairie. Nous ne possédions plus rien et nous voulions récupérer ces locaux, seule possibilité pour redémarrer une activité. Les employés acceptèrent de nous laisser la place, mais partirent en avisant les responsables de la mairie.

Aussitôt les employés partis, nous commençons à débarrasser les bureaux pour pouvoir aménager le magasin. Un représentant de la mairie ne tarde évidemment pas à arriver et ne veut rien savoir. « Vous ne récupérerez rien. Ces locaux sont la propriété de la mairie. Vous devez les libérer immédiatement ! ». Mes parents refusent de céder et restent sur place. Devant la réaction de mes parents, le représentant de la mairie n'a plus qu'à quitter les lieux. A peine une heure plus tard, arrive le commissaire de police avec des agents. « Il paraît que vous refusez de sortir, que vous voulez squatter les locaux municipaux ? » nous demande-t-il. Mes parents expliquent au commissaire que nous sommes les anciens bailleurs des locaux et lui racontent toute notre histoire depuis notre départ de Béthune. La réaction du commissaire n'est pas du tout celle du représentant de la ville. Il s'exclame : « Ah je ne savais pas. Cela change tout et dans ces conditions, je refuse de vous expulser. Je vais aller voir le maire. ».

De fait, il est allé voir le maire et la situation s'est rapidement débloquée. La récupération des locaux a été régularisée et nos parents en empruntant, ont pu redémarrer leur activité. Après une traversée tourmentée de l'histoire, mes parents retrouvaient leur boutique qu'ils avaient avant guerre.

### **La lettre à Einstein**

Comme tous les siens, ma soeur Fanny malgré son jeune âge, rentre profondément marquée par notre traversée de la guerre. Au retour, des oncles, des tantes, des cousins, des amis ont disparu. La guerre opère une saignée irréversible dans notre

Objet en face à poster

soffle  
L'Esprit

Post-It

famille. La traque des juifs a marqué les années les plus déterminantes de son enfance et nous n'avons dû notre salut qu'à la chance et à des rencontres d'hommes et de femmes exceptionnels, qui ont risqués leur vie pour nous sauver.

Un jour de 1946, Fanny découvre dans le journal *La Voix du Nord*, un article consacré à Albert Einstein : « Le plus grand esprit de notre temps, Albert Einstein ». Elle lit avec avidité, en entendant sa mère dire sa fierté qu'un tel homme appartienne à leur communauté. Mais, elle s'aperçoit à sa grande stupéfaction qu'il n'en fait aucunement mention. Dans un élan d'intrépidité, elle décide de lui écrire une lettre véhémante en s'en indignant : « Avez-vous donc honte d'être ce que vous êtes ? ». Et de lui rappeler les souffrances endurées par ses coreligionnaires. Et de lui reprocher qu'avec autant de pouvoir, d'intelligence et d'instruction, il ne fasse rien pour leur seul et unique pays, Israël en Palestine.



De gauche à droite  
Jean, Jenny, Notre Père  
Fanny et Simon

Aux côtés des plus grands de la science,  
de la littérature et de la politique :

**une juive nordiste voit publier  
sa lettre à Einstein**

**P**ARCE qu'elle est juive, à 17 ans, en 1946, après de ses années d'études, d'être à Einstein pour lui demander de répondre la lettre juive, le journal *La Voix du Nord*, qui se correspondance avec cet il nous avait publiés aux côtés des plus grands.

L'échange épistolaire entre Fanny Dreyfus et Einstein qui était la thèse de sa thèse, s'y trouve un très intéressant témoignage, publié et figurant notamment : les professeurs du biologiste Caliste, des physiciens Langstein, Marie Curie, Jules Durrin, de l'Institut Pasteur, Nobel, du génie Paul Tardieu, d'un mathématicien devenu président du Conseil de la 3<sup>e</sup> République / Paul Painlevé et même d'un président de cette même République / Raymond Poincaré.

M<sup>me</sup> Fanny Klerman voit la lettre d'Einstein.  
Photo 1946 Vue du Nord

**Fanny écrit à Albert Einstein**

cd n m  
Dépot en face à partice  
Post-It™  
X20

Avec le recul du temps, elle s'est étonnée elle-même de son audace mais sur le moment, elle n'a pas hésité un seul instant. Cette lettre, Albert Einstein la recevra. Quelques jours plus tard, un courrier arrive de Princetown. C'est la réponse à la jeune inconnue de Béthune. Le savant se dit profondément ému. Il précise qu'il n'a jamais caché ses origines et qu'il n'est pas resté inactif. Cette lettre figure aujourd'hui dans un musée à Boston. Elle a été également publiée dans un ouvrage scientifique de Michel Biezunski intitulé « Correspondances françaises, Lettres choisies ». Elle s'y trouve en compagnie des correspondances des gens les plus célèbres de l'époque, tels qu'Albert Calmette, Paul Langevin, Marie et Joliot-Curie, Romain Rolland, Paul Valéry, Paul Painlevé, Raymond Poincaré.

Miss Fanny Davidovitz  
8 rue des Treilles  
Bethune, Pas de Calais  
France

August 13th, 1946

Dear Miss Davidovitz:

I have read your letter of August 9th not without deep emotion. I am not responsible for the fact that your newspaper and your dictionnaire have not mention my devotion to the Jewish cause. But in reality I have tried for many years to do my best in behalf of our unfortunate people. As an example I am sending you a copy of an address I made for the Nobel-Foundation and which contains a great accusation against the behavior of the Gentile world towards us. - You are unfortunately mistaken about my possibilities in the political field. It is even hard for me to get the ear of those Jews who have power and influence - let alone the Gentiles who are often resenting that the Jewish cause is nearer to me than other social obligations. Creative faculty of mind does not involve political ability and influence. So I have to disappoint you completely in this respect.

I have learned from your letter how much you have had to suffer in such young years. You should try to enjoy the beauty of this world and <sup>to</sup> make yourself in your heart as independent as possible from human beings and their narrow judgements and prejudices. In acquiring this independence you will again learn to enjoy your life as is natural for your age.

With my kind wishes and regards,

yours sincerely,

*A. Einstein*

Albert Einstein.

La lettre envoyée à Fanny d'Albert Einstein



Depout en face à postata  
 raffe  
 Deps  
 Post-it

La sienne résume parfaitement l'indignation et l'émotion profonde suscitée par un génocide sans équivalent, ce que certains ont appelé une fracture dans l'histoire des hommes.

**VIII - La mémoire**

**Yad Vashem**

*A la fin des années 50, le Parlement israélien crée un institut pour cultiver le souvenir de la Shoah qui prend pour nom « Yad Vashem ». Ce nom est extrait d'un verset d'un des chapitres du prophète et signifie en hébreu mémorial et nom. En 1963, cet institut décide de récompenser ceux qui ont aidé et sauvé les juifs pourchassés par les nazis en leur décernant une médaille : « la médaille des justes ». Cette médaille comporte plusieurs mentions, notamment celle du nom du Juste avec « le peuple juif, reconnaissant » mais aussi « Qui sauve une vie sauve l'univers tout entier ». Il était donc légitime d'honorer ceux qui nous avaient aidé à échapper à la traque de la Gestapo en nous accueillant, en nous cachant, au risque de leur propre vie.*



**La médaille des Justes**

Le 19 Février 1992 à la Mairie de Béthune l'institut Yad Vashem a décerné à Alice et Henri Caine et leur fille Paulette la médaille des Justes pour avoir caché nos parents et notre sœur Jenny pendant l'occupation

Le 8 mars 1992, nous nous retrouvions dans le grand salon d'honneur de l'Hôtel de Ville de Béthune en présence du Sénateur-Maire, de représentants de l'Ambassade d'Israël, de la communauté juive en France et de l'institut Yad Vachem. Louise et Fortuné Delestrez avaient disparu mais leurs enfants et leurs petits-enfants étaient là pour recevoir la médaille des Justes au nom de cette action de solidarité menée par la famille pendant l'occupation en cachant Fanny et Simon .

A peine deux mois plus tard, c'est à l'Hôtel de Ville de Tremblay en France que nous nous retrouvions pour une nouvelle cérémonie. Cette fois-ci c'étaient Yves et Yvette Cadier (décédés), leurs enfants Françoise et André étaient présents pour recevoir la médaille des Justes qui leur était décernée et qui récompensait le risque de nous avoir hébergé et caché ma sœur Fanny et moi Simon pendant deux ans.

Cette chaîne de solidarité a probablement sauvé nos existences. Il était donc légitime d'en laisser une trace pour les intéressés comme pour notre propre histoire. « La mémoire est plus forte que ses ennemis ». Cette réflexion d'Elie Wiesel résume à elle seule la force de la mémoire lorsqu'elle est au service d'une cause juste.

cd u m  
Départ en bus à piedata

reste  
Lévy



### Une cérémonie officielle

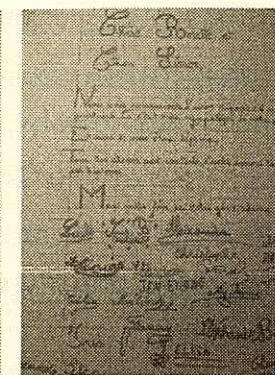
En janvier 2007, une cérémonie officielle s'est déroulée à Paris à l'initiative du président de la République Jacques Chirac. Pour la rendre intelligible, il ne faut jamais oublier que 75 000 juifs français furent déportés vers les camps de la mort. Parmi ceux-ci, 2500 seulement sont revenus. Mais un certain nombre d'enfants – que l'on estime entre 3000 et 5000 dont nous faisons partis mes 2 sœurs Jenny, Fanny et moi Simon, rescapés de la déportation et des camps de la mort, furent cachés et sauvés par des citoyens qui avaient inscrit leur action dans la meilleure tradition française des Lumières et des Droits de l'homme. Certains répondront qu'ils n'avaient fait que leur devoir. Pour autant, ils ne furent pas nombreux aux premiers temps de L'occupation à faire leur devoir d'humanité.

Cette initiative n'avait donc pour but que de leur rendre hommage, l'hommage de la République aux quelques 2725 personnes identifiées qui ont choisi de placer les valeurs universelles de la vie et de sa protection avant celles de la collaboration avec l'occupant nazi. Il était temps que cette

cérémonie se tienne et reconnaisse par un acte officiel les gestes peu communs accomplis pendant l'occupation puisque seuls 240 de leurs auteurs vivent encore aujourd'hui.

Nous sommes passés miraculeusement à travers les mailles du filet au point d'être les uniques survivants de notre famille. Mon frère aîné Jean, qui était allé les prévenir n'a pas réussi à convaincre oncle, tante et enfants de fuir devant les dangers qui les menaçaient, Ils n'auront pas eu le pressentiment de mes parents, ils ont été tous déportés aucun n'est revenu ainsi qu'une très nombreuse famille en Pologne qui ont disparus et nous n'avons jamais pu trouver des traces d'archives. Mille fois nous aurions pu être dénoncé à Béthune, à Pau, à Lagor, à Tullins-Fures, mais dans la plupart de ces villes nous sommes au contraire tombés sur des aides précieuses et des personnes humaines nous ont permis de nous cacher, de fuir, d'échapper à l'arrestation partout menaçante et finalement de sauver nos vies, à coup sûr condamnées si nous étions découverts. Cette accumulation de rencontres favorables dans une France devenue largement Pétainiste après la défaite, fait de notre histoire familiale, une histoire inhabituelle, une histoire de rescapés

### Tremblay-en-France, février 2008



**HISTOIRE DE LA FAMILLE GELBARD  
PENDANT LA GUERRE DE 1940 -1944**

Texte écrit par Rosette Gelbard épouse de Simon Dawidow

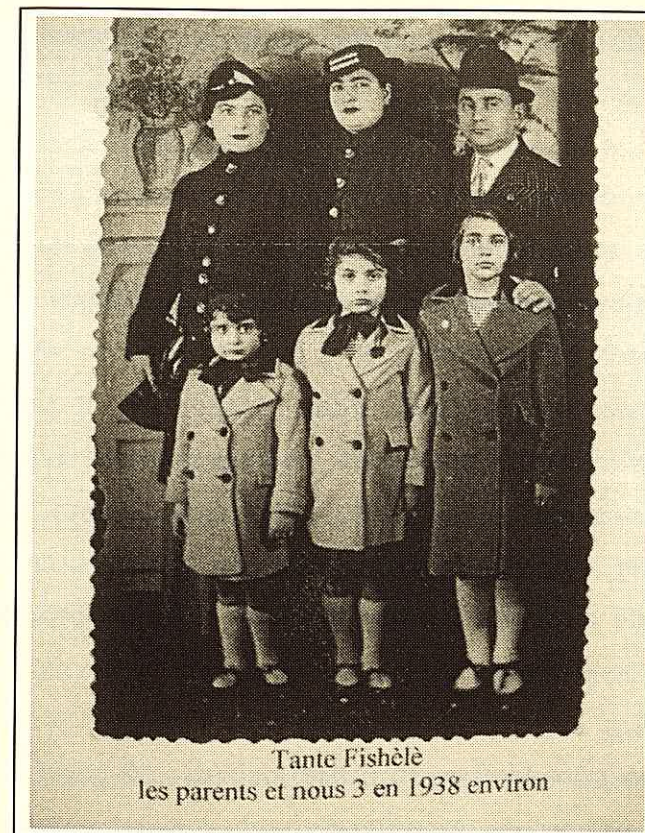


Grands Parents maternelles vers 1900 en Pologne

Avant de raconter ce qui s'est passé pendant la guerre, il faut savoir connaître ce que fut mon enfance.

Nous sommes trois sœurs et par ordre de taille, l'aînée Sonia, Gisèle, Marguerite souvent appelée Margot et moi-même Rosette respectivement en 1940 - 11 ans - 9 et 7 ans 1/2.

Papa et Maman viennent de Pologne : Nowo Radomsk et Kozielice. Ils se sont rencontrés au Pletzel où vivait une importante communauté Juive qui englobe la rue des Rosiers, des Ecouffes et la rue Pavée, mon père Maurice Gelbard est tombé follement amoureux de maman Eva Kon ; ils se sont mariés et n'ont pas tout de suite habité au 1 rue Ferdinand Duval - Paris 4 ème.



Tante Fishèlè  
les parents et nous 3 en 1938 environ

Dans cet immeuble habitaient également la sœur de papa, Bronia, adorable, épouse d'Henri Gliksman, et leur fils Benjamin avec qui nous avons été élevé. Ainsi que Cécile appelée Fishelè, ce qui veut dire petit poisson, que nous aimions infiniment, sœur de maman, qui a épousé Joseph VIG ; Rosette est née de cette union, son père déporté, ne l'a jamais connue.

Ma mère était couturière de formation et mon père Maurice Gelbard, a travaillé un certain temps chez un imprimeur ; eux deux ne

parlaient pratiquement pas le Français, seulement le Yiddish et Polonais.

Mon papa désire créer sa propre imprimerie ; il trouve un local minuscule, sans fenêtre, au 12 de notre rue. Mais pour nos parents c'est dur pour y arriver avec nous les trois filles. Il s'agit de faire face à toutes les dépenses et il faut se nourrir. Mon père imprimait (des textes publicitaires, des têtes de lettres, des cartes commerciales etc.) pour des commerçants. A l'épicerie qui lui demande combien il lui doit, mon papa répond selon la saison faites livrer un cageot d'oranges, ou un sac de sucre, ou des tablettes de chocolat, ce qui fait que nous avons des périodes de fruits, ou de sucrerie...

Enfin, mon père trouve un autre local au 20 rue Ferdinand Duval. Ce qui lui permet de travailler dans de meilleures conditions.

Nous grandissons et nous connaissons le cinéma muet puis parlant.

En face du métro St Paul, il y avait un cinéma ; nous attendions avec impatience le jeudi, pas d'école, mais le cinéma sûrement.

Nous allions à la séance de 14 h, c'était permanent et nous étions si captivées par le film, que nous restions à la séance suivante, jusqu'à ce que notre père se renseigne auprès de la caissière du cinéma qui le connaissait et qui lui indique les places où il pouvait nous trouver.

Nos journées se passaient ainsi : l'école bien sûr, les jeux dans la rue avec d'autres enfants après avoir fait nos devoirs ; la vie était passionnante ; les parents regardaient par la fenêtre les enfants joués dans la rue, les voitures étaient rares et lorsqu'il en arrivait

une, c'était une nuée d'enfants comme une nuée d'oiseaux, qui couraient vers le trottoir. Et l'heure tournant, arrivait l'heure du repas, mon père m'ordonnait de monter, oui, oui, et je continuais à jouer en oubliant ma promesse. Jusqu'à ce que mon père me menace de descendre me chercher, alors là, je courais et m'enfermais au toilette de peur de la fessée promise.

Le jeudi aussi, mon papa fermait l'imprimerie pour quelques instants ; il allait chercher du pain « noir » tout frais, nous grillait le pain frotté d'ail et beurré, un délice, pour nous l'apporter au lit avec un café au lait odorant. Il nous regardait avec un tel plaisir, un tel amour, assis sur notre lit, à déglutir avec nous.

Tous les vendredis, maman lavait à grandes eaux, tout l'appartement, et lorsqu'on revenait de l'école, et qu'on arrivait devant la porte de chez nous, l'odeur du propre nous saisissait.

Petites, nous avions une petite baignoire en métal où nous étions lavées, poncées, des pieds à la tête. Parfois le samedi, me semble-t-il, nous allions toute la famille aux «bains douches »

Municipaux, rue de Sévigné et nous faisons la queue pour entrer, d'un côté la gente féminine, et de l'autre, la gente masculine pour nous retrouver le corps tout fumant et repartir ensemble.

Et puis, un jour où nous étions à table dans la salle à manger, nous entendions des voix dans le salon. Mon père demande à nous trois d'aller voir ce qu'il se passe dans cette pièce.

Dejeu en bac à patate

soir  
Dopo



A la queue -leu -leu, nous entrons dans le salon où nous découvrons émerveillées, un meuble tout en hauteur : la TS couronnée d'un tourne disque, dont les voix nous parvenaient, un luxe ! car il n'était pas courant de posséder un poste de radio.

Certains soirs d'hiver, nous étions assis en rond autour du Godin qui chauffait tout l'appartement. Nous sucions un morceau de laumon mon père posait sur le poêle des tranches d'épluchures d'orange qui embaumaient autour de nous. Et nous rions, chacun avait sa petite histoire à raconter. Il y avait la chaleur de notre bonheur et la chaleur du Godin.

Parfois, aussi, mon papa fermait l'imprimerie l'été, le samedi après-midi. Avec maman, ils venaient nous chercher à l'école, les cartables étaient déposés chez la concierge et nous allions d'un pas heureux

au Bazar de l'Hôtel de Ville, au dernier étage, déguster une « BANANE ROYALE ». C'était divin...

Parfois, lorsqu'il faisait vraiment mauvais temps, papa venait nous chercher aussi à l'école à 11 h 30. Notre chemin nous menait devant un marchand de frites et nous tannions notre père afin d'avoir un cornet, ce qu'il acceptait à condition de n'en rien dire à maman. Et lorsque nous étions à table et que nous avions si peu d'appétit, maman devinait le pourquoi et disputait papa.

Nous étions si heureux.

Parfois aussi, nous allions le dimanche au Café Restaurant le « Tout Va Bien », sur les grands boulevards : cette lumière intense, ces odeurs de saucisses frites, ce monde, nous étourdissaient. Encore un souvenir, maman était couturière, un mannequin était installé dans la chambre des parents dans laquelle je dormais aussi. Lorsque mes parents sortaient, ce qui était rare, la peur me prenait et je voyais ce mannequin venir jusqu'à moi et je m'enfouissais sous l'édredon, paniquée.

J'adorais mes sœurs. J'adorais mes parents. J'adorais l'école.

J'adorais aller avec mes copains de rue jusqu'au bord de la Seine où nous barbotions, et en plus j'adorais le cinéma.

La vie était belle. Nous étions pécuniairement plus à l'aise ; pour les grandes vacances, on louait un appartement aux Sables d'Olonne,

en général. Mon père nous accompagnait en train, restait quelques jours puis repartait travailler et revenait nous chercher. Nous étions des privilégiés.

Tous unis contre l'odieux marchandage  
de LAVAL-HITLER

## **PAS UNE HEURE DE TRAVAIL, PAS UN HOMME POUR LES BOCHES !**

22 juin 1942 ! Voici un an que Hitler - violant une fois de plus sa parole donnée - agresseait perfidement l'Union Soviétique.

Trois millions et demi de boches sont tombés en vain ! C'est une hécatombe d'hommes et de matériel. Tous les nazis tant soit peu valides ont été mobilisés. Il faut à tout prix les remplacer. La fameuse offensive du printemps n'a pu être déclenchée. Malgré quelques succès locaux, Hitler sait qu'il est perdu. Il crie à l'aide. Laval va à son secours, au nom de Pétain, le Maréchal capitulaire.

Les appels, les offres de « hauts salaires » - payés avec les 400 millions volés chaque

Un des modèles de tract contre les Allemands

1939 - La guerre est déclarée - la panique aussi - c'est l'exode. Nous voici sur les routes pour fuir l'envahisseur mais nous revenons bien vite chez nous.

La guerre est perdue - les Allemands envahissent la France.

Mon père imprime des tracts contre les Allemands, il est dénoncé par un confrère et arrêté manu militari et emmené au Cherche-Midi.

Ma maman attend un bébé, ce sont les copines qui nous l'indiquent car nous ne remarquons rien. Au Cherche-Midi, il est courant que

les prisonniers soient fusillés. Ma mère court le voir, court chez un avocat, mon père est confronté avec ce confrère et finalement libéré car il n'y a pas de preuves à son encontre.

Ma maman accouche d'un petit garçon, décédé une heure après, c'est la première fois que j'ai vu mon papa pleurer tant son désir était d'avoir un garçon pour perpétuer son nom.

On sent une inquiétude latente perpétuelle dans la maison ; nous portons l'étoile jaune.



Etoile jaune cousue sur les vêtements

Pour l'anecdote,

Nous partons à l'école avec une étoile jaune cousue sur le vêtement. Une enseignante me dit écoute bien, tu diras à tes parents qu'il faut enlever cette étoile et ne plus jamais la remettre. Ce qui fut fait aussitôt.

Les parents paraissent soucieux.  
 Et un jour en juillet, mon père est prévenu par un commissaire ( police ami, qu'il va y avoir une rafle concernant tous les juifs, charge de mon père de prévenir amis, familles de se cacher. Nous mêmes sommes envoyées le soir dormir chez une dan polonaise habitant dans la même rue : nous dormons à 3 dans sens contraire habituel et au petit matin, nous sommes réveillés par des pas lourds et bruyants et des cris « non laissez moi, je n rien fait ».  
 Nous écoutons terrorisées, et quand le calme est revenu, nous retournons chez nos parents qui nous racontent que la police sonné à la porte et comme ils n'ont pas répondu, elle est repartie pensant qu'il n'y avait personne.



Voici la maison où nous étions  
 Cachés à Montfermeil

Rapidement, nous partons à Montfermeil dans un petit pavillon entouré de hauts murs, qui appartient à une vieille demoiselle de notre immeuble.

Nous n'allons plus à l'école. Nous ne sortons plus si ce n'est ma sœur aînée, Gisèle qui va à l'imprimerie vendre des rames de papier à des confrères, pour

pouvoir se nourrir. Gisèle a 13 ans, elle est mignonne, elle a l'aspect d'une vraie parisienne et elle passe inaperçue dans le métro. Rue Elzévir, il y avait un grossiste de produits pour Boulanger - Pâtissier ; Gisèle va le voir et gracieusement il lui donne un seau de confiture, etc...

Mon père est tant aimé, estimé dans le quartier que le commissaire aux questions juives qui s'occupe des biens juifs, a caché le dossier de l'imprimerie, et ce par grande amitié.

A Montfermeil ma mère s'occupe du jardinet, mon père est malade d'oisiveté.

Marguerite et moi sommes de plus en plus liées l'une à l'autre.

Une porte dérobée dans le jardin donne chez nos voisins qui savent depuis le début qui nous sommes, ici et cachés.

Dans cette famille, le fils André, tombe amoureux de Gisèle.

Les bombardements scandent nos nuits et nos jours. Comme nous tous, j'ai peur. Il ne faut pas sortir, les Allemands sont à la recherche de Juifs.

Marguerite tombe malade, nous sommes obligés de faire appel à un docteur qui diagnostique une appendicite. Devinant et comprenant notre désarroi, il se propose de conduire Marguerite à l'hôpital de Montfermeil en la faisant passer pour un membre de sa famille et de la ramener un fois rétablie.

Depot en bac à potes  
Post-it

Les bombardements s'accroissent, les rafles dans le métro aussi, il est trop risqué de laisser Gisèle continuer à aller à Paris.

Il n'y aura plus de rentrer d'argent. L'atmosphère est lourde à la maison.

Je me réfugie vers Dieu et tous les soirs, je récite une prière tout haut, que j'ai inventée, en suppliant Dieu de nous sauver et chaque fois de nous se doit de dire « amen » afin que la prière se réalise.

La faim commence à s'installer.

Le fils des voisins, André, veut fréquenter Gisèle, qui refuse. Les parents d'André menacent de nous dénoncer et le père qui travaille à l'usine de Montfermeil, se vante auprès du comptable de vouloir dénoncer la famille juive qui habite près de chez lui.

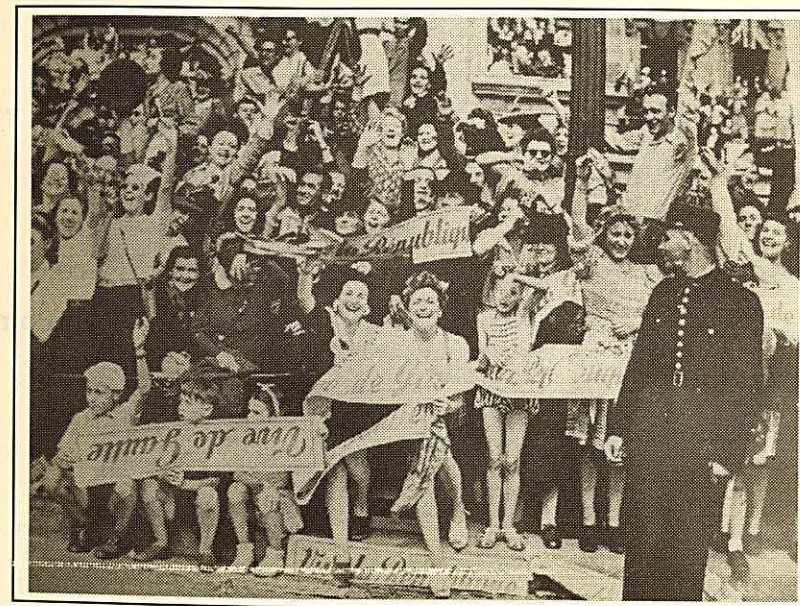
Le comptable Monsieur Recoupé le menace de graves représailles après la guerre s'il ose nous dénoncer



En bas à gauche Mr Recoupé avec Margot  
A droite Mme Recoupé avec Rosette- au dessus Gisèle et Andrée

Sachant combien nous sommes démunis et que la faim est notre lot quotidien, Mr Recoupé vient nous voir sur son vélo avec des pommes de terre de son jardin. Nous sympathisons et nous, les enfants, allons les voir à pied et faisons connaissance de Madame Recoupé et de sa fille Andrée issue d'un premier mariage.

Les jours passent mais la faim ne passe pas ; papa, par l'intermédiaire de Gisèle, leur écrit une lettre où il leur est proposé des alliances en garantie contre un prêt d'argent. Monsieur Recoupé ainsi que son épouse refusent les alliances et nous prêtent une certaine somme « à rembourser après guerre ». Et leur fille Andrée, nous prête à leur insu, une somme de ses économies, dans les mêmes conditions.





Et puis arrive ce grand jour, c'est la libération !!!

Nous pouvons sortir en toute liberté, nous sommes ivres de liberté, nous n'avons plus peur, c'est la fête avec les libérateurs.

En face du jardin, les soldats américains se sont installés et tous les trois sommes appuyées contre la barrière, à les regarder avec plaisir. Et ainsi commence un dialogue mi anglais, mi français, nous arrivons à nous faire comprendre. Ils arrivent avec leur faite énorme, plein de viande, du café, du pain, du chewing-gum et le gentillesse, émus aux larmes en écoutant notre récit.

En jeep, ils vont chercher Monsieur Recoupé à qui ils proposent une récompense. Monsieur Recoupé refuse, « je l'ai fait par humanité mais je vieillis, le vélo me fatigue, j'ai une moto qui dort dans garage, faute de carburant. Si vous pouviez m'en donner un peu, vous serais reconnaissant. Bien sur, il lui fut donné quelques jerricanes.

Papa et Gisèle sont partis à Paris, d'abord pour essayer reprendre notre appartement et rouvrir l'imprimerie.

Marguerite et moi avons enfin repris le chemin de l'école.

Malgré ces deux années sans école, je m'entête à vouloir passer Certificat d'Etudes Primaires et le résultat est positif, mon nom figure à la dernière place, qu'importe, et je crie Victoire !

Nous nous retrouvons dans notre appartement, la vie a repris son cours, Gisèle travaille à l'imprimerie, Marguerite et moi à l'école, cours complémentaire.

Nous revoyons régulièrement les « Recoupé ». Chacun a fait sa vie. Il y a plusieurs mariages, plusieurs décès mais il y a des naissances multiples et chacun poursuit son chemin.

Nous voici en 2007. En juin, nous avons pu remettre à Andrée Vidalenc née Daudet, la médaille des Justes, qu'elle mérite depuis si longtemps.

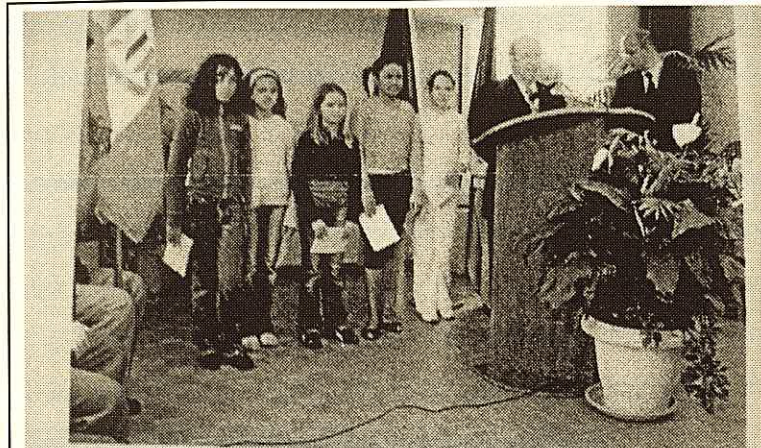


Gisèle, Marguerite, Rosette Gelbard

Depout en face à postea

soff  
Ego

Post-it



**Les élèves de Montfermeil  
qui ont participé à la cérémonie**



**Mr le Maire de Montfermeil, le représentant  
de Yad Vashem, Remettants la médaille des Justes**

## **NATHAN ALPERN MARIE AVEC JENNY NEE DAWIDOWICZ**

Texte écrit par Gérard Alpern

Mon père, Nathan Sallum dit Philippe Alpern, nous a laissé, Nous ses 5 enfants, Alain, Gérard, Didier, Catherine, Florence, orphelins, non seulement par sa disparition le 16 décembre 1968, mais encore de son histoire, elle-même amputée de celle de ses parents, grands parents, cousins, oncles et tantes.

Déracinés, désorientés, et abandonnés jusqu'à présent, car nul ne peut réaliser son présent s'il ne peut rédiger son passé...

Alors si je me mets à rédiger aujourd'hui, c'est pour picorer dans le peu de mémoire laissée par Papa, et avec l'aide de ceux qui l'on connu peut-être que nous pourrons remettre quelques pièces dans ce puzzle, qui fut sa vie et qui devient notre vie.

Papa n'a pas parlé parce que quand il est rentré des camps, on l'a pris pour un menteur, car il osait dire l'indicible.

Donc je vais « briber », car 38 ans après sa mort, je ne peux rapporter que des lambeaux de sa vie, de sa chair meurtrie, au fil des années aux portes de l'enfer.

Je sais que ses parents ont dû fuir la Roumanie : ils tenaient une usine de pâte à papier et étaient « immensément riches » : un dimanche le feu prit en 3 endroits différents, l'usine étant fermée, quand ils découvrirent, ils étaient ruinés car les assurances à cette époque ne couvraient pas ce genre de risque.

C'était avant 1914-1918, et face à l'antisémitisme, mon grand-père en homme éclairé et supérieurement intelligent, partit pour un pays aux idées et à la culture phares de ce début de siècle... Ils sont arrivés à Karlsruhe, avec un cousin (Herman Weissman,

je crois) et à côté de la ville de Cologne, où habitaient les parents de sa petite cousine (seule survivante que je connaisse de sa famille) Frida née Auerbach, Alpern par sa mère.

Après des études où il était toujours le premier de sa classe (cela il me l'a assez répété) ils sont tous venus en France en 1933. Pour fuir encore une fois...

Papa a donc fait sa terminale à Lens (où beaucoup des siens étaient venus) et a eu son bac avec 20 en philo (12 mois auparavant il ne connaissait pas le Français).

Puis ses parents sont tombés malades : grand-père a eu un Parkinson, et la grand-mère qui vendait des savonnettes pour survivre de porte à porte, ne pouvait plus marcher (varices ?).

Papa faisait les marchés la nuit pour subvenir aux besoins.

Puis cela devient nébuleux pour moi, car les dates se mélangent, ne sont pas précises.

Sedan, puis université de Strasbourg où il est toujours répertorié comme ayant fait des études de médecine, 3 ans je crois (et major à chaque fois).

Je sais qu'il a dû interrompre ses études une fois car épuisé physiquement, alors que c'était un homme costaud. Il ne pouvait continuer à nourrir les siens et suivre la fac. Il a dû affronter la guerre et les difficultés pour pouvoir s'approvisionner. Je sais qu'il a travaillé comme comptable sur Lens, et qu'il faisait des traductions (pour la mairie ?).

Le 11 septembre 42 les policiers Français, les ont embarqués lui et ses parents, en ce jour de Rosh hashanna (1<sup>er</sup> de l'an juif).

Quand il est arrivé à Auschwitz, il a tout de suite été sélectionné pour ramasser les vêtements de ceux qui passaient la « douche », et il compris au vu de la robe de sa mère... et aux corps qu'on mettait dans les fours, qu'il était orphelin.

Du camp, je ne sais pas grand-chose ou si peu :

- 50 coups de nerfs de bœuf pour avoir refusé de devenir Kapo (flic juif parmi ses frères). qu'un SS lui a décoché un coup de poing sans raison (il n'en fallait pas), qui lui a décollé une dent, et qu'il a remise nonchalamment ce qui a décontenancé le SS qui avait déjà sorti son pistolet.
- Il a été sélectionné 3 fois pour la chambre à gaz, mais s'en est de justesse sorti (encore de la graisse bon pour quelques jours), ou tiens, tu parles plusieurs langues (plus de 10), tu peux encore servir d'interprète... etc.

Et son professeur Weitz de Strasbourg, l'ayant reconnu et aide médecin du camp ayant vu qu'il ne pouvait plus marcher, pour rupture d'un ménisque, a pris le risque de l'opérer, assis sur une chaise (pas de lit), sans anesthésie, sans alcool, et l'a caché le temps qu'il remarche. Papa m'a toujours dit qu'il était l'un des seuls à être « revenu » du Revier, cet endroit où ceux qui chargeaient les corps dans le crématoire n'avaient qu'une espérance de vie de 3 mois. Car on les tuait à leur tour, afin qu'il n'y ait pas trop de témoin...(comment a-t-il fait ?).

Puis je sais que grâce à ses compétences de comptabilité (plus l'allemand), il a fait de la comptabilité chez IG Farben (usine qui se trouvait près du camp) et par la suite, il a participé au sabotage des V2, car il a travaillé dans les « mines de fabrication

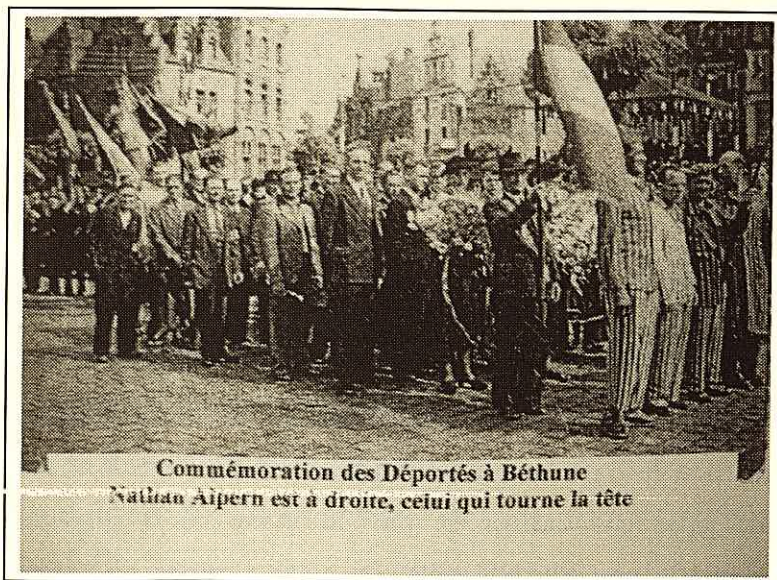
de ces fusées bombes, » car un jour de bombardement allié ?, ou d'explosion, il s'est trouvé enseveli dans la montagne.

Voilà, je ne connais pas son itinéraire, il a fait Dora, Buchenwald, Bergen-Belsen et d'autres genres de lieux à vomir pour l'humanité.

Il a fait la longue marche 15 jours sans manger (oui c'est possible la preuve), en buvant la neige.

Il a eu le typhus et d'autres maladies courantes (c'est le cas de la dire, la dysenterie), des heures, des nuits 3 h à 6 h du matin, nu dans la neige.

De ces faits, de ces 3 ans ½ passés dans l'horreur absolue, la souffrance physique et morale, il a tenu pour dire et n'a pu le faire aussi parce que trop horrible, et que nous enfants ne pouvions peut-être pas « comprendre ou intégrer », mais on est ressorti diminué, invalidité à 100 %, station debout pénible, problèmes intestinaux énormes, hémorroïdes, saignements etc.



Commemoration des Déportés à Béthune  
Nathan Alpern est à droite, celui qui tourne la tête

Je me souviens qu'avant son décès, il se réveillait la nuit en hurlant, et a gardé pendant des années l'impression qu'il était suivi par des SS.

Il a tant souffert, que pendant des mois après son retour, il n'a pu dormir dans un lit mais sur un sol dur.

Papa refoulait, et je pense qu'il était dépressif mais ne le montrait pas, car pour lui il a tout laissé là-bas et que le monde a vite oublié les souffrances des autres, alors que lui cela le poursuivait.

Quand il a rencontré maman Jenny Dawidowicz, sa future belle maman (grand-mère) lui a proposé de lui payer ses études de médecine, mais il n'a jamais pu les reprendre (29 ans à cette époque), pour la raison ci-dessus invoquée, Papa était épuisé par tout ce qu'on lui a fait subir et le moral ne suivait pas.



Mariage de Jenny Dawidowicz  
et Nathan Alpern

Depot en sac à portables

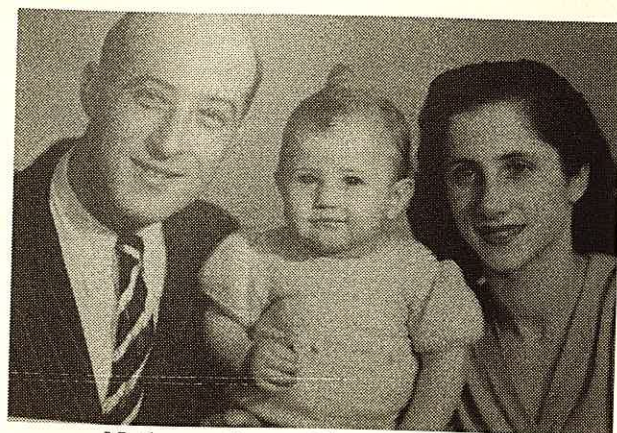
sofr  
top



Tout ceci bien sur, avec la réserve, mentionnée en début de texte : quand j'écris un fait c'est toujours, d'après Papa, ou le souvenir de ses quelques dires.

Je suis bien conscient, que sa vie aux camps ne se résumait pas à ce que je viens d'écrire, mais déjà le peu est de trop, et certains n'ont pas supporté longtemps et se sont « suicidés » en perdant tout espoir au bout de quelques jours. Comment a-t-il fait pour tenir aussi longtemps ? Je pense que nous sommes tous les 5 marqués aux fers rouges, et que nous continuons à souffrir de cette horreur, et des non dits.

Jenny Dawidowicz épouse Alpern est décédée le 26 - 09 - 92



Nathan et Jenny Alpern et leur fils



**CHARLOTTE DAWIDOWICZ**  
**née Schwerbrod**  
**Epouse de Jean Dawidowicz**

Je suis la fille de Joseph Schwerbrod et Anna Zeyons, originaires de Pologne et exploitants d'un restaurant parisien, réputé de spécialités juives de l'Est, au 32 rue Notre-Dame de Nazareth, à Paris, dans le troisième arrondissement.

« Chez Joseph », était le nom du restaurant que tenaient mes parents jusqu'à ce 16 juillet 1942 - j'avais alors 19 ans - date à laquelle deux policiers français sont venus chercher ma mère. Nous étions seules, ce jour-là, car mon père était alors quelque part en zone libre. Ma mère, à cause de ses origines, était sur la liste rédigée pour ce jour de la grande rafle du Vel d'Hiv.

Quant à moi, j'étais née à Paris, et ballottée entre le zèle de l'un des deux policiers, souhaitant m'emmener également, et la rigueur administrative du second, je ne dois qu'au hasard de n'avoir pas été choisie pour accompagner ma mère à « Pitchipoï ». C'était ainsi qu'elle parlait du lieu où elle se rendait lorsqu'elle ne voulait pas m'en dire plus sur sa destination.

Et ce 16 juillet 1942, nul n'était plus ignorant que moi quant au lieu où l'on devait mener ceux dont on décidait soudain que leurs origines étaient « inconvenantes ». Alors, jusqu'en 1946, j'étais encore à attendre l'hypothétique retour. Les années qui suivirent,

chaque 16 juillet était un jour non pas de deuil car ce deuil rien ne put me permettre de le faire un jour... un jour de pleurs et de tristesse.

Anna Schwerbrod, née Zeyons, le 27 mai 1892, à Varsovie : c'est grâce au considérable travail de recherche de Serge Klarsfeld que très longtemps après l'absence et la privation de sépulture, j'ai pu enfin essayer de donner à mon imagination, l'ombre d'un train et le numéro d'un convoi, n° 11, du 27/07/42.

J'étais fille unique et insouciant, je travaillais à la caisse de ce restaurant et quelques garçons s'intéressaient à moi, bien entendu. L'un d'entre eux, Jean Dawidowicz, était déjà un peu comme un fiancé. C'est en tout cas grâce à cette responsabilisation personnelle, qui fut la sienne jusqu'à ce jour, que je suis devenue sa compagne et que je le suis encore, tandis que 60 ans ont passé. Et qui pourrait savoir ce qu'il serait advenu de moi ? Ma mère ne m'avait-elle pas parlé de lui, juste avant d'être emmenée ? C'est pourquoi je n'ai pas cherché à rejoindre mon père qui lui-même fut obligé de se cacher avant d'être assigné à résidence.

Seule, dépourvue, n'ayant pour tout vêtement que ceux que je portais, je fus d'abord hébergée quelques jours chez des voisins du nom de Marx. Puis je commençai une longue fuite à travers la France, en compagnie de Jean, ce garçon d'un an mon aîné, qui m'avait prise en charge.

Appelé au STO - Service du Travail Obligatoire - il y échappa d'abord pour raison de santé. Il obtint un sursis qui l'assigna

dans une usine électrochimique « Keller et Leleu » à Livet et Gavet, dans l'Oisans.

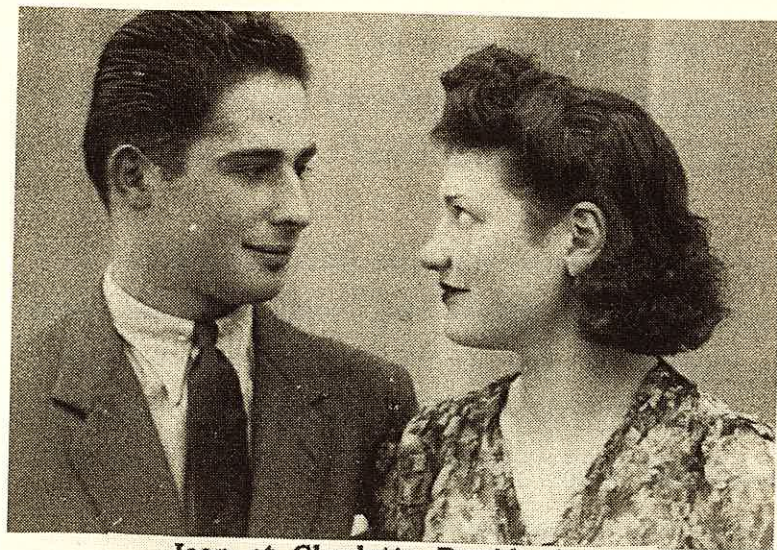
Nous nous sommes mariés en 1943 et je fus vite enceinte de ma première fille. Elle est venue au monde le 13 avril 1944 dans un hôpital de religieuses, à Bourg d'Oisans

Mon mari devint réfractaire au STO et je me suis retrouvée seule avec mon bébé, lorsque l'intrusion de l'armée allemande l'obligea à rejoindre le maquis de l'Oisans. A cette époque, l'on parlait d'un régiment de Mongols qui terrorisait et brûlait tout sur son passage ; il fut heureusement arrêté avec l'arrivée des Américains les 23 et 24 août 1944.

Fugitifs, nous étions traqués pour faits de résistance. Quelques temps, je restai dans la certitude que mon mari était mort dans une embuscade tandis que lui-même était informé de mon exécution, en tête de liste de femmes à fusiller... Nous étions jeunes, peut-être insouciant, et nous ne pensions qu'à survivre.

De retour à Paris, d'autres réalités se firent jour. Mon père n'a jamais pu récupérer son restaurant. Le propriétaire, à la libération, a mis de l'empressement à relouer le fonds de commerce à un ancien prisonnier de guerre. Et parce qu'il s'agissait d'un prisonnier de guerre, toutes les poursuites judiciaires se sont avérées inutiles.

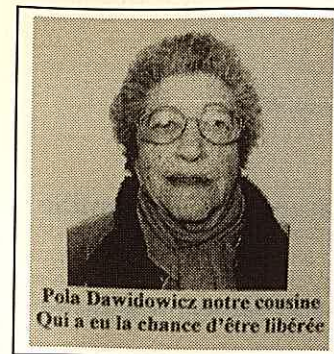
Ce restaurant était un chef-d'œuvre de la peinture juive de l'Est. Des peintres, à présent reconnus, au moins pour l'un d'entre eux – Mané Katz- exposé au Centre d'Art Moderne de Beaubourg, et d'autres dont j'ignore personnellement le nom, avaient par amitié pour mon père décoré les murs intérieurs du restaurant. Mais les peintures furent refaites et les œuvres disparurent. Le restaurant bénéficiait d'une clientèle huppée et internationale. Je me souviens de Temerson, Hilda, René Lefèvre, Maurice Schwartz... et bien d'autres. Toutes ces couleurs, toutes ces lumières et cette gaieté disparurent à jamais un 16 juillet 1942. Certes ils étaient 12.884, ce même jour peu glorieux pour la France, à partager le sort de ma mère. De même mon histoire n'a rien d'original et mon témoignage, je le sais, est d'une banalité cruelle, parce que noyé dans l'océan de larmes de la condition humaine.



Jean et Charlotte Dawidowicz

## TEMOIGNAGE DE POLA DAWIDOWICZ

Cousine de la famille- habitant Bruxelles



Pola Dawidowicz notre cousine  
Qui a eu la chance d'être libérée

Je suis née en Pologne à Szcerkow le 4 février 1926.

Mon père se nomme Layser Dawidowicz, ma mère Marion Glicksman.

Lorsque la guerre a éclaté en 1939, j'avais 14 ans. Nous sommes partis à Lodz et à la suite d'une rafle, nous avons été envoyé au ghetto de Lodz, mes parents et mes 5 sœurs, de mai 1940 à 1944.

En 1942, mes parents et mes sœurs ont été déportés dans un autre camp dont j'ignore à ce jour le nom malgré mes recherches.

Dans le ghetto de Lodz, je travaillais dans une usine de papier, de paille et de confection de chaussures.

En juillet 1944, j'ai été déporté, de Lodz à Auschwitz dans le camp de Birkenau, au 11<sup>ème</sup> bloc, le bloc de la mort, que l'on peut encore voir à ce jour.

Là bas, on m'a rasé la tête, enlevé les vêtements et j'attendais mon tour pour être gazée lorsqu'un SS entra et demanda 40 femmes et 110 hommes pour un travail.

J'étais la 39<sup>ème</sup> et ma cousine la 40<sup>ème</sup> !!

CD 1 M  
Déport en bar à porteur

1945  
1945

De là, on nous a envoyé au camp « Sport Lagen Bilau » où nous étions très maltraités.

Sur mon bras, le numéro tatoué en tant que déportée était et est 54546 (Auschwitz)

Le 8 mai 1945, nous avons été libéré par les Russes.

De retour à Lodz, plus personne d'une quarantaine de ma famille n'est revenue.

Le 4 septembre 1945, je me suis mariée avec Joseph Rechtman et de cette union, j'ai eu 3 filles : Fanny - Myriam et Onia .